

Yves Pérotin dit Pothier

# La vie inimitable

Dans les maquis du Trièves  
et du Vercors en 1943 et 1944

Introduit et édité par Anne Pérotin-Dumon

Presses universitaires de Grenoble



# Préface

## Les premiers et les derniers



Écrit « à chaud », entre l'été 1945 et l'hiver 1946, proposé dès 1947 aux éditeurs, le beau récit d'Yves Pérotin aurait pu être l'un des tout premiers témoignages publiés sur le maquis du Vercors, après celui d'André Valot (« Lieutenant Stephen »), *Vercors premier maquis de France*, édité à Buenos-Aires en 1946, et en synchronie avec celui du commandant Pierre Tanant, *Vercors. Haut-lieu de France*, édité par Arthaud en 1947. Les circonstances, en fait le début de la polémique lancée par les communistes sur la « trahison » du Vercors, comme la faible notoriété et la jeunesse de l'auteur, en décidèrent autrement. Les éditeurs ne donnèrent pas suite... C'est par la volonté de sa fille, Anne Pérotin, qui a enrichi le texte initial de son père d'un appareil critique aussi superbe qu'érudit, que *La Vie inimitable* paraît en 2014, soixante-dix ans après les combats du Vercors et la Libération de la France.

Entre-temps, l'eau a coulé sous les ponts... Plusieurs dizaines d'ouvrages et des centaines d'articles ont été publiés depuis,

rehaussant chaque année les murailles de la « citadelle de papier » édifiée sur l'histoire du Vercors depuis 1945. À défaut du général François Huet, disparu prématurément en 1968, et d'Eugène Chavant, qui n'avait pas souhaité publier de souvenirs, d'autres « grands acteurs » du Vercors résistant ont livré, après Pierre Tanant, leurs témoignages dans les années 1970, 1980 et 1990 : Pierre Dalloz, architecte du « projet Montagnards » en 1979, Alain Le Ray, premier chef militaire du Vercors, devenu général, dans de nombreux articles et préfaces, Roland Costa de Beauregard, autre officier dans le maquis dans une série de conférences pour les élèves de Saint-Cyr, Roland Bechmann, gendre de Jean Prévost et redoutable chef de section dans les combats de Saint-Nizier<sup>a</sup>. D'autres maquisards et combattants du rang ont également livré leurs souvenirs, à l'instar d'Albert Darier, ou de Joseph La Picirella, inlassable chroniqueur du maquis<sup>b</sup>. Les derniers témoignages publiés à l'aube d'un nouveau siècle s'inscrivent dans cette veine, avec un retour de balancier vers les acteurs locaux, telle Jeanne Barbier, institutrice à Vassieux-en-Vercors en 1944, auteur d'un minutieux et passionnant petit livre en 2001<sup>c</sup>. Très probablement, *La Vie inimitable* d'Yves Pérotin, sera, en cette année de commémorations, l'un des tout derniers récits publiés sur cette histoire, lumineuse et

- 
- a** Pierre Dalloz, *Vérités sur le drame du Vercors*, Fernand Lanore, 1979 ; Alain Le Ray, « Préface » à Patrice Escolan et Lucien Ratel, *Guide mémorial du Vercors résistant*, Le Cherche Midi, 1994, « Préface » à Paul et Suzanne Silvestre, *Chronique des maquis de l'Isère 1943-1944*, Presses universitaires de Grenoble, « Résistances », 1995, p. 9-28 ; Roland Bechmann, « Jean Prévost, dans la vie et le combat », *Hommage à Jean Prévost*, BNF, 1994, p. 117-127, « Je me souviens du Vercors » in Philippe Hanus et Gilles Vergnon (dir.), *Vercors. Résistances en résonances*, L'Harmattan/Mémoire des Alpes, p. 25-56.
- b** Albert Darier, *Tu prendras les armes*, Grenoble, Imprimerie Veyret-Picot, 1974 ; Joseph La Picirella, *Témoignages sur le Vercors*, Vassieux, Musée de la Résistance, 14<sup>e</sup> édition, 1991.
- c** Jeanne Barbier, *Ici, jadis était un village de France*, Die, Imprimerie Cayol, 2001. Parmi les derniers témoignages publiés, Reymond Tonneau, *Vercors pays de liberté... Récit d'un miraculé*, Strasbourg, Éditions du Signe, 2003 et Richard Marillier, *Vercors 1943-1944, un malentendu permanent*, Précý-sous-Thil, Éditions de l'Armançon, 2003.

tragique tout à la fois. Ce livre qui aurait pu être l'un des premiers témoignages publiés, sera donc l'un des derniers, sinon le dernier, si l'on ne tient pas compte des rééditions...

Ce fait même permet peut-être de l'apprécier à sa juste valeur, alors que l'histoire du Vercors est désormais bien connue, et dégagée des polémiques qui l'ont longtemps accompagnée<sup>d</sup>. L'historicisation du maquis du Vercors permet de jeter un regard neuf sur un texte écrit quelques mois seulement après les événements qu'il retrace.

Le lecteur sera sans doute frappé par la qualité de l'écriture, comme nous l'avions nous-mêmes été quand nous prenions connaissance, il y a près de quinze ans, du tapuscrit déposé dans le fonds Fernand Rude de la Bibliothèque municipale de Lyon. Le texte associe en effet des caractéristiques souvent disjointes : la fraîcheur de la jeunesse, et une évidente recherche stylistique, chargée (mais jamais surchargée) de références mythologiques, historiques et littéraires (*La Cité du Soleil*, *Le Défilé de la Hache...*). On n'est pas chartiste pour rien... Incontestablement, *La Vie inimitable* se place par ses qualités d'écriture au tout premier rang des témoignages publiés sur le Vercors. Ce serait déjà une raison suffisante pour le lire avec intérêt. Mais le livre d'Yves Pérotin nous raconte aussi, vue par un jeune intellectuel, l'histoire d'un groupe de maquisards, qui conserve, pour l'essentiel, sa composition et sa cohésion, de l'été 1943 à l'été 1944, du Trièves au Vercors, du groupe de réfractaires mal armés au « Camp 6 », puis au « peloton Fressinat » du 11<sup>e</sup> régiment de cuirassiers reconstitué. Bref, une odyssée qui mène du « maquis-refuge » à l'inégale bataille rangée finale. Rares sont les récits qui présentent une telle continuité, qui permet de mieux comprendre chacune de ces étapes, ce qui les différencie, mais aussi ce qui les lie. En ce sens, il apporte une contribution vivante à la connaissance de ce qu'était un maquis, au-delà même des

<sup>d</sup> Citons, parmi les principaux travaux historiques, Paul Dreyfus, *Vercors, Citadelle de liberté*, Arthaud, 1969, rééditions 1997 et 2004, et nos propres ouvrages, *Le Vercors. Histoire et mémoire d'un maquis*, Éditions de l'Atelier, 2002, *Résistance dans le Vercors. Histoire et lieux de mémoire*, Grenoble, Glénat, 2012, 2013.

territoires parcourus par Yves Pérotin et son groupe. Car l'histoire est bien celle d'un groupe, d'une bande de copains, dont les pérégrinations parfois picaresques évoquent irrésistiblement celles de la *Bande à part*, contée par l'écrivain Jacques Perret en 1951, à partir de sa propre expérience maquisarde<sup>e</sup>.

*Gilles Vergnon*

---

<sup>e</sup> Jacques Perret, *Bande à part*, roman, Paris, Gallimard, 1951.

# Introduction

*La Vie inimitable* est l'histoire d'un groupe de maquisards dans les Alpes, en 1943-1944, racontée par l'un d'eux et publiée ici pour la première fois. Yves Pérotin a commencé à l'écrire en juillet 1945, quand son régiment était cantonné dans l'Orléanais après avoir été en ligne depuis l'automne précédent. Dans les huit semaines qui précèdent sa démobilisation, quatre chapitres sont ébauchés. Le manuscrit est achevé en décembre 1946. Entre-temps, l'auteur est retourné à la vie civile – mariage, reprise des études, première naissance.

Le groupe au centre du récit naît au maquis de Tréminis, dans le Trièves (Isère). Pérotin (Pothier) est de ceux qui font sortir le camp de terre au début d'août 1943 ; en octobre, son frère Michel (Chatenêt, Fressinat) l'y rejoint. Peu après, le 19 octobre, ce camp est détruit par des unités allemandes ; les survivants trouvent successivement refuge dans deux communes voisines. Au début de janvier, la majorité d'entre eux s'intègre au maquis de Malleval, dans le nord-ouest du Vercors (Isère), qui est à son tour anéanti par l'occupant, le 29 janvier 1944. Une semaine avant, une crise interne a entraîné la dissidence des anciens de Tréminis et de Malleval. Début mars, ceux-ci rejoignent les camps du capitaine *Thivollet* (Narcisse Geyer), dans le sud du massif (Vercors drômois) où ils forment bientôt « le C 6 ».

Dans le dernier quart des mémoires, le C 6 devient le peloton Fressinat de l'escadron Roland car il appartient désormais au 11e régiment de cuirassiers qui est reformé au maquis. L'auteur relate leur participation à la défense de la « République du Vercors » instaurée dans l'enthousiasme du débarquement allié de Normandie le 6 juin 1944. Le 13 juin, le peloton passe à la guerre ouverte pour un peu plus d'un mois. Cependant, le 21 juillet, l'armée allemande investit le Vercors ; des parachutistes sont même aéroportés au cœur du plateau, à Vassieux. Les deux jours suivants, le peloton de l'auteur est de ceux qu'on envoie, à plusieurs reprises, contre-attaquer – en vain. Le 23 juillet, c'est la fin du Vercors libre. Il faut se faire invisible dans la forêt et essayer de sortir de la nasse tendue par l'armée allemande tout autour du massif.

Le récit prend fin en septembre 1944 : Pérotin et ses camarades participent alors à la libération de Lyon et ils sont intégrés dans la Première division française libre qui a débarqué avec les Alliés en Provence, le 15 août 1944.



## LA NOSTALGIE D'UNE VIE À JAMAIS INIMITABLE

Lorsqu'on a affaire à un témoignage ou à des mémoires, il n'est pas rare que l'auteur éprouve le besoin de dire, d'abord, pourquoi il les a écrits. Yves Pérotin est de ceux-là et son message est clair : il a eu besoin de fixer des souvenirs en train de s'effacer, il en a ressenti l'urgence. Les dix-huit mois sur lesquels s'étend la rédaction de *La Vie inimitable* ont été des « jours de mémoire » dont les dates extrêmes ouvrent et ferment son récit : juillet 1945, décembre 1946. Entre-temps, le souvenir de ses camarades n'a pas quitté l'auteur – les morts dont il inscrit les noms en

dédicace, et les vivants. « J'ai peur en pensant que, bientôt, il ne me restera rien de presque tous que ce que j'écris ici », observe-t-il dès les premières pages.

Commencer par inscrire les noms des disparus, dater le temps de l'écriture : ce sont là des procédés dont les combattants de la Première Guerre mondiale avaient déjà usé en rédigeant leurs souvenirs. Plus propre au résistant de la Deuxième Guerre est la nostalgie qui traverse ce texte et les mots pour le dire : une vie *inimitable* – qui pour d'autres a été *tellement hors de l'ordinaire*<sup>f</sup>, *incomparable*, celle *qu'on ne retrouvera plus*. Pérotin écrit pour faire mémoire en même temps que le deuil de cette vie. Il insiste au dernier chapitre : « L'aventure fermait ses portes et nous saluions cette clôture, inconscients de ce que nous allions *perdre* ». Derrière la nostalgie du résistant, il y a peut-être cette chose éprouvée par bien des combattants, et pas seulement ceux des deux conflits mondiaux : après avoir fait la guerre, « la vie redevient moins sensible, moins ressentie », comme le disait encore en 2009 un officier français de retour d'opération<sup>g</sup>.



## VINGT FRÈRES D'ARMES

*La Vie inimitable* raconte donc une tranche d'existence irréductible à toute autre ; elle est aussi, en même temps, l'histoire de ceux qui l'ont vécue. La trame de ces mémoires, c'est la formation d'un groupe de camarades : comment, à deux reprises, les rescapés ou dissidents d'un maquis en ont rallié un autre ; comment, de ces regroupements jalonnés d'abandons et de

<sup>f</sup> Gleb Sirivine, *Le cahier rouge du maquis : journal de résistance* (2009), p. 5.

<sup>g</sup> Cité par Michel de Castelbajac dans « Pertes psychiques au combat », *Inflexion* 23 (2013), p. 126.



nouvelles recrues, il est résulté, au printemps 1944, un noyau solide d'une vingtaine d'individus. Ce sont eux qu'on aperçoit sur la photo reproduite en couverture et dont les noms reviennent au fil des pages : Alexis, Ampère, Bertrand, Caran, Charles, Charly, Claude, Dédé, Félix, François, Fressinat, Georges, Kid, Guy, Lamy, Pothier, Raphaël, Roland, Serge, Théo.

Plusieurs choses ont contribué à donner à ce groupe de camarades une cohésion exceptionnelle. D'abord, tous sont des volontaires, venus et restés au maquis de leur plein gré. Ensuite, leur effectif est pour l'essentiel fixé quand ils quittent Malleval et s'intègrent aux camps de Thivollet. Là, ils forment ensemble le C 6 ou peloton Fressinat déjà présenté, qui conserve pour chefs les aspirants avec lesquels ils sont arrivés. Avec les hommes du C 4 arrivés au même moment qu'eux, se nouent des relations privilégiées ; quelques-uns deviendront des frères. Ce groupe avec ses affinités électives durera même au-delà du maquis puisque les hommes feront ensemble la guerre régulière, leur nouveau peloton régimentaire de l'automne 1944 réunissant les anciens C 6 et C 4 du Vercors.

*La Vie inimitable* nous montre un groupe vivant dans une grande proximité et qui, pour chacun, devient sa famille, ses frères. Ces garçons de 20 ans, dont les chefs immédiats ne sont guère plus âgés, passent ensemble le plus clair de leur temps tout en étant relativement coupés du reste du monde. « Nous nous soutenions d'un mot, d'un regard, d'un rire ; notre vie très commune voyait se toucher nos épaules », se souvient l'auteur. Les épreuves subies ont rendu le groupe homogène, les souvenirs lui ont donné une âme. Il a ses affinités électives, son jargon, son folklore, ses modes vestimentaires. Il est si soudé que la moindre séparation est pour chacun cause de douleur.

Ce qu'un combattant de la France libre écrivait de son unité vaut ici : la camaraderie qui unit des officiers et des hommes du rang également volontaires, la confiance absolue qu'ils ont les uns envers les autres et tous envers leur chef, leur donnent le

sentiment d'appartenir à un groupe supérieur à tous les autres<sup>h</sup>. Mélange de fraternité et fierté auquel le prince Henri d'Angleterre en appelle déjà dans la pièce de Shakespeare *Henri V* quand il harangue ses frères d'armes à la veille de la bataille d'Azincourt<sup>i</sup> :

Et ce jour ne reviendra jamais,  
d'aujourd'hui à la fin du monde,  
sans qu'on se souviennne de nous,  
de notre toute petite bande, notre heureuse bande de frères !  
Car celui qui aujourd'hui versera son sang avec moi,  
sera mon frère...



## L'ÉCRITURE DES MÉMOIRES

Pour bâtir son histoire, Yves Pérotin a eu recours à sa propre mémoire et celle de quelques camarades. Il n'avait pas tenu de carnets au jour le jour et n'a pas utilisé ceux d'autres maquisards. Des pense-bêtes qu'il se faisait ont été conservés pour les trois-quarts des chapitres de *La Vie inimitable*. Ils nous permettent de comprendre comment Pérotin travaillait : il dressait la liste des choses à inclure dans chacun et vérifiait ensuite, auprès de l'un ou l'autre camarades, certains points de son script initial – organigrammes des maquis, itinéraires parcourus, individus ou incidents marquants. Il a aussi cherché à préciser des faits débordant le cadre du maquis mais sans toujours y parvenir.

<sup>h</sup> Jean-Mathieu Boris, *Combattant de la France libre*, p. 203-204.

<sup>i</sup> Acte IV, scène 3. « And Crispin Crispian shall ne'er go by/From this day to the ending of the world,/But we in it shall be remember'd ;/We few, we happy few, we band of brothers ;/For he to-day that sheds his blood with me/Should be my brother... »

L'ancien porte-parole de la France libre sur la BBC, Maurice Schumann, est ainsi sollicité : pourrait-il préciser l'allocution prononcée par de Gaulle à Alger au début d'août 1944 que les maquisards encore au Vercors ont entendue à la radio ? Réponse négative de Schumann, un blanc restera à cette page.

L'auteur a conscience des impératifs et des limites du témoignage. Pour un épisode important auquel lui-même n'a pas été mêlé – leur premier engagement à découvert à Saint-Nizier (13-15 juin 1944) – il préfère insérer ce qu'en a écrit un autre camarade. Et avant de relater un épisode particulièrement dense et éprouvant, il avertit : « Je ne garantis pas absolument tous les détails de cette reconstitution des faits obtenue par recoupement de rapports oraux ». La précision de son récit autorise toutefois de nombreux recoupements avec d'autres mémoires et sources qu'on s'est efforcé de signaler en note, surtout quand les faits rapportés sont controversés ou que le souvenir de Pérotin vient compléter ou éclairer différemment ce qu'on savait.

Tout n'est pas dit : Pérotin s'en tient à la consigne des anciens résistants qui est d'oublier ce qui les a séparés. En même temps, il promet d'être honnête, et l'étudiant en histoire ne prend pas à la légère sa promesse : « omettre quelques éléments dans un récit prétendu sincère, explique-t-il, relève du simple mensonge ». Le compromis entre ces deux exigences opposées, c'est de réduire un nom à une initiale ou de lui substituer une épithète, c'est de n'évoquer certaines situations qu'au moyen d'allusions appuyées. Mais s'il a pris le parti de raconter quelque chose, ce sera du point de vue du simple maquisard dont l'horizon se bornait le plus souvent à son camp : « Je n'ai pas l'intention d'écrire l'histoire de la campagne du Vercors », précise-t-il.

Le récit de *La Vie inimitable* prend les faits dans l'ordre où ils sont advenus ; l'auteur a procédé à la façon du chroniqueur ou de l'annaliste, sans retours en arrière ni anticipations. Il cherche à rapporter les choses telles que ses camarades et lui les ont vécues ou appréhendées sur le moment, distinguant dans des apartés en italiques les informations ou réactions postérieures.

La démarche est d'autant plus appréciable qu'au sortir de la guerre, certains auteurs ne résistent pas à jouer les *Cassandra a posteriori* au sujet des opérations du Vercors.

*La Vie inimitable* se compose de quinze chapitres qui ont chacun leur économie narrative propre. Non sans talent de conteur, l'auteur ménage des scènes vivantes servies par la précision de souvenirs encore frais. Par exemple, le repli des maquisards devant l'attaque de Tréminis par les Allemands, avec Pérotin et Mosser en position avancée pour couvrir la retraite de leurs camarades :

« Allons Pothier, prenez le Terni, vite, allez ! » Tant pis, pas de lacets, mes poches pleines de chargeurs à crever, mon flingue à la main, [je fonce] (...). Mosser est avec moi. En haut du chemin, nous croisons Latour pâle comme un linge, épuisé : « C'est les Boches, grince-t-il, ils sont derrière moi ». Je recommande mon âme à Dieu et descends, sûr d'y rester. Nous nous postons tous deux (...) et attendons... « Je crois, me dit Mosser après un très long moment, que notre mission est accomplie (...) ». Nous nous disposons à retourner, les yeux toujours fixés sur ce point du chemin où ils doivent déboucher (je les vois encore, en colonne par un, tous grands et gris, tels que les attendait mon angoisse)...

Ou, dans un autre registre, ce passage où les maquisards prennent leur revanche sur des civils qui s'étaient montrés trop avarés à leur goût :

Ils avaient emporté pour leur après-midi tant de provisions qu'après qu'ils eurent mangé, il leur restait du pain, de l'omelette (...) ; ils savaient que nous étions complètement affamés, mais l'idée ne leur aurait pas traversé l'esprit de nous en laisser un peu ; au contraire, ils nous cherchaient noise pour un brin de bois qui avait passé au feu. (...) On pouvait difficilement concevoir comportement plus insultant, aussi payèrent-ils assez cher leur avarice. Tandis qu'avant leur venue, nous allions (...) chercher du bois mouillé

pour alimenter notre feu, ils ne retrouvèrent après notre départ que le sol de leur turne et l'étau qui en tenait le toit. Tout y passa : la table, les chaises, les bancs, les supports de la meule à affûter. La consigne fut passée avec une rigueur féroce : la barrique, les deux pétrins, le lit réchauffèrent successivement les groupes du futur escadron Roland qui se relayèrent à la garde ces jours-là.

Par endroits, ce récit de maquisard rend un son très jeune, s'attardant sur les revues satyriques aux veillées, la rivalité avec les autres camps, les rares festivités un peu arrosées etc. À cet égard, *La Vie inimitable* est proche de souvenirs collectés par les Pionniers du Vercors et autres associations d'anciens maquisards. La ressemblance vaut même avec des souvenirs provenant d'horizons différents : par exemple, les *Scènes de la vie du maquis* (1945) dont l'auteur, Henri Nanot, était dans les maquis FTP (communistes) du Limousin<sup>1</sup>. Chez tous, on retrouve, par exemple, la même impatience à l'égard de chefs qui leur imposent des « formes militaires » et des « laïus » qu'ils jugent inadaptés à la situation.

L'auteur et ses camarades, il est banal de le répéter, ont atteint l'âge d'homme au maquis. S'ils ne sont guère indulgents à l'égard de leurs aînés, les bleus montés au Vercors après le débarquement du 6 juin qu'on affecte à leur camp excitent leur morgue. À l'inverse, ils sont séduits par les hommes du C 4 aux allures de pirates et hors-la-loi avec lesquels ils font connaissance peu après leur arrivée dans les camps de Thivollet :

Le C 4 nous avait été annoncé de manière étrange (...) : on nous avait parlé d'« hommes des bois », vivant en sauvages (...). Nous trouvâmes au premier contact ces prétendues brutes fort courtoises ; leur chef, Gaston, ancien sous-officier d'artillerie coloniale, n'était pas sans allure, avec son air de pirate, ses bottes et son bras de fer ; parmi ses compagnons, beaucoup étaient originaires

<sup>1</sup> Henri Nanot, *Scènes de la vie du maquis* (1945).

de l'Est, comme le blond Charly, déserteur des troupes de Todt, lorrain, transfuge de l'armée allemande (...) ; tous ces types nous furent vite sympathiques et un flirt s'institua bientôt entre C 4 et C 6.

Encore qu'on ne saurait prendre leurs réactions simplement pour l'accomplissement du rite de passage qui les fait accéder au statut d'homme. L'extrait suivant montre que les choses sont plus compliquées : l'allure martiale des soldats clandestins dépeints par l'auteur flatte leur masculinité mais elle fait aussi partie des messages forts reçus par les passants qui sont en train d'ôter sa légitimité au régime de Vichy :

Sur la route du retour, les paysans laissent leurs travaux pour nous regarder passer et nous saluent ; après quatre ans de honte, ils reconnaissent, épatés, une armée française vivante dans nos uniformes kakis, dans notre rire et celui de nos baïonnettes étincelantes.

*La Vie inimitable* embrasse l'histoire des maquis depuis leurs débuts héroïques de 1943 jusqu'à la Libération. Le fait n'est pas courant, beaucoup de camps ne s'étant formés qu'au printemps 1944. Le Vercors, justement, a la chance de compter un autre récit à cheval sur les deux années : *Vercors premier maquis de France*, paru dès 1946, à Buenos-Aires. L'auteur était le lieutenant Stephen (André Valot de son vrai nom) ; un peu plus âgé que Pérotin, Valot avait servi comme officier au Vercors. Son livre raconte l'histoire d'un des premiers camps organisés dans le massif par le mouvement civil de Résistance Franc-tireur en 1943. La confrontation entre les deux auteurs, Stephen et Pérotin, est d'autant plus riche qu'après le débarquement du 6 juin, leurs camps ont défendu des secteurs voisins du Vercors-sud et qu'ils relatent souvent les mêmes faits.

Yves Pérotin écrit dans le climat de la Libération. On est tenté d'expliquer ainsi l'emphase de son exorde initial, « aux camarades », ainsi que la véhémence avec laquelle il décrit la complai-

sance du régime de Vichy à l'égard de l'occupant et la façon dont les civils fermaient leur porte aux maquisards ou les tourments infligés par l'ennemi à ses camarades avant de les exécuter. Une première mouture de *La Vie inimitable*, partiellement conservée, montre pourtant que les remaniements effectués pour arriver à la version finale ont considérablement atténué par endroits le propos de l'auteur... On notera aussi le recours à des procédés stylistiques de l'époque, comme de décrire les individus par leur physionomie ramenée à un type – type nordique très pur, beau type de Sémite rêveur. Enfin, l'étudiant féru d'histoire ancienne convoque toutes sortes d'images iconiques : les Thermopyles, le courrier de Marathon, les Guerres puniques, etc. L'alternance de ces références lettrées avec l'argot des camps (dans une version châtiée) est un peu comme la marque de fabrique de l'intellectuel combattant qu'était l'auteur.



## LE MANUSCRIT DE LA VIE INIMITABLE EST REMISÉ

Dans les premiers mois de 1947, le manuscrit de *La Vie inimitable* est adressé à deux grandes maisons d'édition : Grasset et Berger-Levrault. Beaucoup d'ouvrages paraissent alors sur la guerre ; les années 1944-1948 marquent même un record pour les publications consacrées au Vercors. Stratégie classique, les éditeurs misent sur les mémoires de résistants connus et si leurs préférences vont aux gestes militaires héroïques, cela ne fait que refléter la vision de la Résistance qui prévaut dans l'immédiat après-guerre. Lorsque Pérotin envoie son manuscrit à Grasset, cet éditeur vient de sortir *Rebelles, soldats et citoyens* (1946) signé d'Yves Farge – un journaliste de renom et un résistant lié aux maquis du Vercors depuis leur origine. Au même moment,

Artaud s'apprête à publier le livre qui deviendra un *best-seller* sur le sujet : *Vercors haut-lieu de France* (1947) de Pierre Tanant, officier alpin qui était aussi au Vercors.

La pénurie de papier n'invite guère à modifier la politique éditoriale du moment – pas même chez Grasset où l'auteur a l'appui de l'écrivain résistant Jean Blanzat. Dans ce contexte, on comprend la réponse faite par les deux maisons d'édition à l'auteur : votre récit est bien enlevé mais d'un intérêt anecdotique. *La Vie inimitable* est donc refusée. C'est un fait qu'après-guerre, les souvenirs de simples maquisards ont en général trouvé des éditeurs moins connus que Grasset ou Berger-Levrault et que beaucoup n'en ont tout simplement pas trouvé.

L'auteur remise alors son manuscrit – et ce d'autant plus qu'à l'automne 1947, le Vercors devient l'objet d'une polémique d'ampleur nationale déclenchée par les communistes qui se sont retirés du gouvernement. Dans le climat de la Guerre froide naissante, ceux-ci s'en prennent aux gaullistes par Résistance interposée. En juillet 1944, disent-ils en substance, le Gouvernement provisoire français d'Alger a délibérément abandonné à leur sort les maquisards du Vercors qui étaient attaqués par l'armée allemande – cela parce que le peuple en armes aurait représenté un danger politique à la Libération. S'agissant de maquis qui étaient gaullistes, l'argument est improbable et l'utilisation à des fins politiques patentes. Toutefois, la controverse qui a été ainsi lancée à propos du Vercors va rejaillir périodiquement jusqu'à la fin des années 1970. En même temps, elle tend à se déplacer vers les responsables militaires qui étaient sur le terrain. Plusieurs d'entre eux vont rétorquer indirectement en apportant leur témoignage, sans entrer dans la polémique. Ceux qui comme Pérotin n'étaient que de simples maquisards en 1944 gardent en général le silence.

L'ère des polémiques touche à sa fin dans les années 1980. C'est le moment où la recherche sur la Résistance pénètre dans les universités et prend un caractère professionnel. Du même coup, l'approche de phénomènes comme les maquis s'en trouve



aussi modifiée : les historiens vont s’y intéresser comme à un phénomène générationnel et un micro-univers social et culturel propre au sein de la guerre. C’est le cas de Gilles Vergnon dont *Le Vercors : histoire et mémoire d’un maquis* (2002) constitue la première étude systématique d’un universitaire sur la question. C’est aussi le cas des historiens Paul et Suzanne Silvestre, auteurs d’un ouvrage précurseur intitulé *Chronique des maquis de l’Isère 1943-1944* (1978).

Les Silvestre et plus tard Vergnon font volontiers appel au manuscrit de *La Vie inimitable* – d’autant que les premiers chapitres qui concernent Tréminis sont notre meilleure source sur ce maquis dont l’auteur en a vécu toute l’histoire. Un article qui est en quelque sorte le complément du manuscrit attire aussi l’attention des historiens : « Origines et tendances d’un groupe de maquisards, Trièves-Vercors 1943-1944 », publié par l’auteur en 1963 et reproduit en annexe 2.

Les années 1990 marquent le cinquantième anniversaire des maquis. Des mémoriaux, des musées et des centres d’histoire de la Résistance voient alors le jour ou sont modernisés à Lyon, Grenoble ou Vassieux-en Vercors. Des communes ayant abrité des maquis entreprennent de se réapproprier un pan de leur histoire qui s’est trouvé érigé en symbole avant que la communauté directement affectée ait pu lui donner un sens propre. À Tréminis et Malleval, qui ont abrité les deux premiers maquis de *La Vie inimitable*, des commémorations d’une solennité inaccoutumée ont lieu en 1994. Fruit de ces initiatives mémorielles locales, des publications voient aussi le jour.

À la demande de la municipalité de Tréminis, une ancienne résistante qui s’est occupée des victimes à la Libération, Marcelle Reynaud, réalise *Le maquis de Tréminis, 1943* (1995) ; les éléments réunis par elle servent en outre à monter une exposition à la mairie. À Malleval, le travail d’une équipe animée par Joseph Parsus, curé du lieu, aboutit à la publication par ce dernier de *Malleval dans la Résistance* (1997, réédité en 2011). En faisant connaître les hommes et les femmes qui, à grands risques, ont

aidé les maquisards et en documentant l'étendue de la répression et des destructions endurées par Tréminis le 19 octobre 1943 et par Malleval le 29 janvier 1944, les livres de Reynaud et Parsus inscrivent fort bien l'histoire des maquis dans celle des communes qui les ont accueillis.

Les deux auteurs ont sollicité les survivants et leurs familles dont ils recueillent un riche ensemble de témoignages ; ainsi, les pages de *La Vie inimitable* consacrées à Malleval ont été communiquées à Joseph Parsus. Toutefois, jusqu'à la présente édition, l'ensemble du manuscrit ne demeurerait connu que de quelques spécialistes. Et surtout, à une ou deux exceptions près, les camarades dont c'est l'histoire ne l'ont pas lu.



## UNE ENFANCE BORDELAISE

Yves Pérotin naît le 15 juillet 1922 à Bordeaux dans une famille bourgeoise de juristes et de médecins ; c'est le benjamin de six enfants dont cinq parviennent à l'âge adulte. Ses parents se sont connus au Sillon – le mouvement qui, au début du xx<sup>e</sup> siècle, rassemble les catholiques progressistes. Dans l'entre-deux-guerres, René Pérotin et Yvonne née Boisserie-Lacroix, sont proches de la Jeune République, formation politique héritière du Sillon qui soutient le Front populaire en France (1936) ainsi que la République espagnole dans la Guerre civile (1936-1939).

Le gouvernement du Front populaire, la Guerre d'Espagne ou encore la montée du fascisme en Europe qui marquent les années 1930 font l'objet de discussions animées dans la famille de l'auteur. Pour Yves, alors âgé de quatorze ans, c'est le début d'un intérêt durable pour la politique. Éclectique, l'adolescent puise ses références chez les intellectuels catholiques

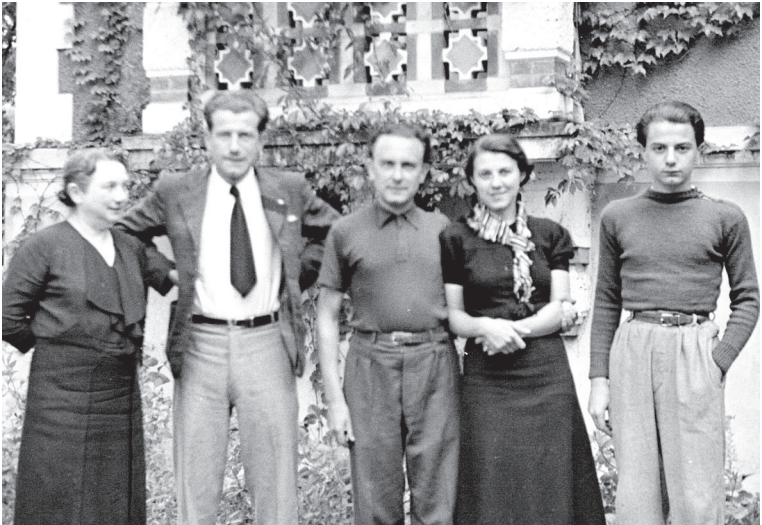
progressistes et les penseurs anarchistes. En 1938, il lit la presse « antimunichoise » qui dénonce les accords signés avec Hitler par le premier ministre français Daladier et son homologue britannique Chamberlain.



Une famille de juristes et médecins. Bordeaux, milieu des années vingt. Au dernier rg., de dte à gche: René Pérotin, père de l'auteur et juriste ; Jacques P., frère de l'auteur et futur juriste ; Joseph Boisserie-Lacroix, oncle de l'auteur et médecin. Assises, de dte à gche : Yvonne Pérotin née B.-L., mère de l'auteur avec Michel P. sur ses genoux; une tante de l'auteur avec celui-ci sur ses genoux. Devant, René et Nicole Boisserie-Lacroix, cousins germains de l'auteur et futurs médecins. Coll. Pérotin.

Les accords de Munich ont laissé les mains libres au dictateur nazi pour ses conquêtes. Un an après, en septembre 1939, l'armée allemande envahit la Pologne. Cette fois, les gouvernements français et britannique réagissent par la mobilisation générale et la déclaration de guerre à l'Allemagne. Dans une famille de garçons dont les âges vont de 30 à 17 ans, la mobilisation générale a des répercussions directes. Les deux aînés, Jean Pérotin et Jacques Pérotin, sont rappelés, ainsi que leur beau-frère,

Maurice Dupuy, qui a épousé leur unique sœur, Manou. Maurice reviendra de captivité en 1943 mais Jean, officier de marine, fera toute la guerre à Dakar, et Jacques, officier de cavalerie, sera prisonnier pendant cinq ans. Michel, le troisième frère qui rejoindra plus tard l'auteur au maquis, est engagé volontaire en 1939. Yves, qui est mineur, voudrait faire comme Michel ; mais pas question pour les parents d'autoriser le benjamin à partir.



La famille Pérotin au Moulleau (Arcachon), septembre 1935. De dte à gche : l'auteur, sa sœur et son fiancé, Maurice Dupuy, Jean Pérotin son frère aîné, Yvonne Pérotin, sa mère. Coll. Pérotin.

Le 10 mai 1940, les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg et la France sont envahis. Fuyant l'avancée allemande, militaires désarmés et civils refluent au sud de la France. À Bordeaux où le gouvernement s'est replié, la situation est chaotique. Capitale momentanée de la France en déroute, la ville a doublé de population. C'est de là que, le 17 juin, le maréchal Pétain fraîchement nommé président du conseil demande l'armistice aux Allemands.